Document généré le 12 oct. 2024 05:42

XYZ. La revue de la nouvelle

Rêveries fugitives

Anne Genest, *Les papillons boivent les larmes de la solitude*, Québec, L'instant même, 2018, 100 p.

Marie-Claude Lapalme

Numéro 138, été 2019

URI : https://id.erudit.org/iderudit/90708ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Lapalme, M.-C. (2019). Compte rendu de [Rêveries fugitives / Anne Genest, *Les papillons boivent les larmes de la solitude*, Québec, L'instant même, 2018, 100 p.] *XYZ. La revue de la nouvelle*, (138), 87–89.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2019

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Rêveries fugitives

Anne Genest, *Les papillons boivent les larmes de la solitude*, Québec, L'instant même, 2018, 100 p.

Bibliothécaire au secondaire sur la Rive-Sud de Montréal, Anne Genest signe ici son premier ouvrage, après diverses publications en revue. Le titre du recueil indique d'emblée le ton : des récits explorant la thématique de l'isolement, où se révèle un goût prononcé pour les images singulières. En 14 nouvelles brèves (cinq pages en moyenne), l'auteure élabore un univers où des êtres esseulés, assez désincarnés, évoluent dans un cadre spatio-temporel fluctuant, plus ou moins déterminé selon les textes ; nous passons de l'Acadie du XIXe siècle au Québec contemporain. Tantôt jeunes adultes marginaux, tantôt individus vieillissants souhaitant transmettre leur savoir, les personnages des nouvelles de Genest demeurent à peine esquissés. Plusieurs occupent des emplois banals, presque monastiques, et vivent dans des espaces dépouillés, reflets de leur psyché en quête de sens dans un monde où les contacts véritables semblent disparus, effacés par l'artifice et le matériel. Les lieux intimes deviennent ainsi propices au recueillement. Par exemple, dans « Une seconde main », Vic, un jeune musicien, se cloître dans sa chambre afin de renouer avec l'inspiration qui lui fait défaut ; Clarisse, protagoniste de « *In vivo* », trouve du réconfort dans sa chambre noire, où elle développe photographie après photographie. La narratrice de « L'échevelée » procède chez elle à un rituel matinal quotidien : noircir les pages de son cahier d'écriture. Littérature et création artistique apparaissent donc comme le refuge privilégié de ces êtres qui peinent à tisser des liens avec l'extérieur autrement que par une obsession pour un objet, pour un détail. Cette obsession

des personnages, dirait-on, catalyse leur rapport au monde physique (une minuscule chaussure rouge dénichée aux objets perdus par une jeune femme dans « L'addition », une semence du XIXe siècle tombée des pages d'un livre que lisait son alter ego dans « Le grain d'Éden »). La religion occupe aussi une certaine place dans le recueil, peut-être comme antithèse à une recherche véritable de sens et d'humanité : « La langue morte » présente un curé vengeur et censeur menaçant un éditeur acadien qui publie dans son journal les lettres d'une certaine Marichette, personnage ayant réellement existé ; il s'agit du nom de plume d'une enseignante dénonçant dans ses écrits les injustices sociales à l'endroit, notamment, des femmes. « Une piété de plâtre » raconte la chute morale d'un vendeur de figurines religieuses dont le cœur s'assombrit après que son commerce a été cambriolé et saccagé.

Plusieurs clausules évoquent une union possible, une résolution positive grâce à une intervention inattendue, voire improbable, tenant presque du conte de fées : dans « Le marché », une vieille dame esseulée glissant des billets parmi les produits d'un supermarché est remarquée par un écrivain qui voit en elle « le personnage [qu']il cherche ». « Ce qui tombe » suit la quête d'une jeune femme, à la recherche du propriétaire d'un sapin sent-bon abandonné ; elle finit par rencontrer le fabricant dudit objet, lui aussi accablé par la solitude. C'est ainsi que se développe une relation privilégiée. Dans « Le sourire de M. Trân », une adolescente de la rue est troublée par un Vietnamien venu donner des ateliers de taekwondo à sa maison d'hébergement. Il s'avère que l'homme n'a conçu ces séances que dans le but de la retrouver et de panser ses plaies…

L'ensemble présente une tonalité oscillant entre réalisme et onirisme, sans toutefois s'engager résolument dans l'un ou dans l'autre. Si le genre nouvellier se prête souvent fort bien à ce type de métissage, ici, toutefois, le lecteur est maintenu dans un entre-deux un peu abstrait qui rend parfois difficile l'adhésion aux textes. En fait, les nouvelles donnent

l'impression d'une série de tableaux ou de vignettes plutôt froids, plus iconiques qu'empathiques. Certes, on conçoit bien de texte en texte la tentative de briser l'isolement, la recherche d'un point de contact avec l'autre, avec le monde autour, mais cela ne suffit pas à liquider le caractère cérébral de l'ensemble.

Sur le plan de l'écriture, on sent une volonté manifeste de travailler la langue. Cela apparaît judicieux pour des nouvelles aussi concises, qui se doivent d'être évocatrices. De nombreuses métaphores ponctuent les récits, leur conférant une teneur presque baroque. Toutefois, elles sont parfois maladroites et ne réussissent pas toujours à faire image, créant un effet d'abstraction un peu déconcertant : « Occuper ses doigts lui verse au cœur de la sérénité » ; « Il a le goût de croquer dans la brièveté des mots qui flottent à l'écran » ; « Et le bec de crayon a glapi » ; « j'ai entrepris de défroisser votre papier tout comme les raisons m'ayant conduite à commettre ce larcin ». On remarque également une tendance à l'allitération et à l'assonance qui peut agacer et qui alourdit le texte plutôt que d'y faire réellement entrer le lecteur : « Soudain, le besoin de léguer l'habite ; "legs" et "lien" ont des ailes, des "l" » ; « elle [...] crée doucement en suivant le courant du sang irriguant ses veines » ; « Le salon se remplit : grognes, grèves, guerre ». Plusieurs nouvelles présentent une narration à la troisième personne ; d'autres, moins nombreuses, optent pour un narrateur-sujet. Ces dernières sont généralement plus réussies, probablement parce qu'elles arrivent à créer un effet de proximité avec les protagonistes que l'autre choix narratif rend plus malaisé. S'accentue plutôt, alors, l'impression de détachement créée par les tendances très figuratives du langage.

De ces récits qui, il faut le dire, se confondent un peu les uns avec les autres à l'issue de la lecture se dégagent néanmoins une douceur et une compassion, un certain apaisement. On leur aurait pourtant souhaité davantage de chair et de profondeur.